

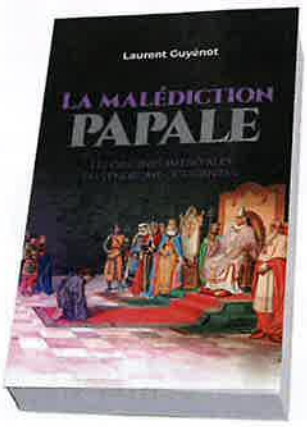
L'âge du Fer et les Peuples de la mer

Les Proto-Indo-Européens connaissaient le cuivre et le bronze, ainsi que l'or et l'argent, mais pas le fer. C'est la raison pour laquelle ils ne possèdent pas, pour le désigner, de noms hérités d'un terme commun (le grec dit *sidêros*, le latin *ferrum*, l'allemand *Eisen*, l'arménien *darbin*, le finnois *rauta*, le balto-slave *železo*, etc.). La métallurgie du fer est apparue vers 1200 avant notre ère soit dans les Balkans, soit dans le Caucase, dans des circonstances qui ne sont pas complètement éclaircies (les deux scénarios ont leurs faiblesses), mais qui semblent permettre l'attribution de cette découverte aux Proto-Arméniens. Jean-Christophe Reinmuth et Albert Jambon reprennent ce dossier à partir d'une étude savante des relations entre des lexèmes de formes et de sens proches du grec et du latin, qui conduit à supposer que les ancêtres des Grecs et des Italiques se sont côtoyés après avoir quitté les steppes du nord de la mer Noire, et qu'il faut leur adjoindre les ancêtres des Arméniens. D'où un lexique commun que les auteurs appellent l'italo-gréco-arménien (IGA). Les auteurs assimilent les porteurs de l'IGA aux célèbres Peuples de la mer, qui ont déferlé sur la Méditerranée orientale à la fin du IIe millénaire, provoquant l'effondrement de la culture mycénienne, la ruine de l'empire hittite, la destruction de grandes villes comme Ougarit, avant d'être finalement arrêtés par les Égyptiens, défaite qui entraîna leur reflux vers la Méditerranée occidentale et vers le Proche-Orient. L'un des plus célèbres de ces peuples, celui des Philistins (Peleset), a donné son nom à la Palestine. L'hypothèse centrale est que la possession d'épées de fer par ces peuples porteurs du lexique IGA leur aurait conféré un avantage tactique considérable, ce qui expliquerait leurs succès. **A. B.**

Jean-Christophe Reinmuth et Albert Jambon, *L'origine du fer et les Peuples de la mer. Comment l'Orient méditerranéen a basculé dans l'âge du Fer autour de 1200 avant notre ère*, L'Harmattan, 286 p., 28 €.

La papauté contre l'empire

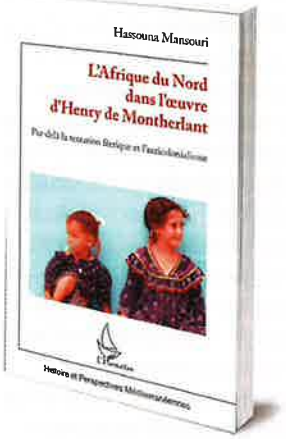
Rousseau disait qu'il a résulté de la volonté de l'Église d'instaurer un pouvoir religieux distinct du pouvoir politique un « perpétuel conflit de juridiction qui a rendu toute bonne politie impossible ». Laurent Guyénot reformule ce reproche en affirmant que la fragmentation de l'Europe et son manque d'unité politique ont été la conséquence directe du conflit séculaire qui, à partir du XIe siècle, a opposé la papauté à l'empire romain-germanique. Il retrace l'histoire de ce conflit décisif, qui a finalement empêché l'Europe de succéder en tant que telle à l'empire romain de l'Antiquité, alors même que l'Empire (et non la nation) « fut l'idéal unanime des penseurs politiques durant tout le Moyen Âge ». La stratégie de l'Église a consisté, d'une part à mettre l'empereur sous sa tutelle, d'autre part à consolider tous les États concurrents de l'Empire, rendant ainsi possible la croissance des États nationaux, tout en empêchant l'un d'entre eux de l'emporter à son tour. Le roi de France en tirera profit pour former son propre État centralisé. Le projet fut conçu par un groupe de moines juristes dont la première figure fut le clunisien Hildebrand, devenu pape sous le nom de Grégoire VII en 1073. La « théorie des deux glaives », dogmatisée par Boniface VIII dans la bulle *Unam Sanctam* (1302) – le glaive spirituel étant manié *par* l'Église, le glaive temporel l'étant *pour* elle – est utilisée pour la première fois par Bernard de Clairvaux dans le contexte des croisades, qui voient apparaître la notion de guerre pénitentielle. Le rôle de l'augustinisme politique, la querelle des Investitures, la politique papale de vassalisation des royaumes sont étudiés dans le détail. La culpabilité de l'Occident dans la chute de Byzance n'est pas oubliée, pas plus que le célèbre faux que fut la pseudo-Donation de Constantin. Une fresque non conformiste qui permet de mieux comprendre la crise actuelle de l'État-nation **A. B.**



Laurent Guyénot, *La malédiction papale. Les origines médiévales du syndrome occidental*, Kindle Direct Publishing, 264 p., 15,50 €.

Le retour de Montherlant

Henry de Montherlant pensait être vite oublié (plus encore que diabolisé) après sa mort. Il n'avait pas tout à fait tort, puisque son théâtre n'est aujourd'hui pratiquement plus joué (à l'exception peut-être de *La reine morte*). Voici pourtant que paraissent coup sur coup trois livres qui lui sont consacrés. Le plus important, celui de Pierre Damamme, étudie la thématique de la décadence dans l'œuvre de Montherlant, tandis que le second s'intéresse à son penchant élégiaque, le troisième traitant de ses rapports avec le monde arabe. Damamme n'a pas de mal à rappeler que Montherlant ne cessa jamais d'éprouver un profond mépris pour le monde moderne, auquel il reprochait avant tout sa vulgarité et sa médiocrité. Mais il va très au-delà d'un simple rappel de l'opposition chez l'écrivain de la décadence (depuis *Les jeunes filles* et sa « morale de midinette » au *Chaos et la nuit*) et de la grandeur (*Le songe, Les bestiaires, Les Olympiques*), du chaos du monde et de l'éthique de l'honneur. Grandeur et décadence sont prises chez Montherlant dans une tension dialectique, à laquelle se rattache son goût de l'alternance. Il ne cherche pas une issue aux problèmes qu'il stigmatise, se contentant souvent de laisser libre cours à ce que Gabriel Matzneff appelait son « côté scrogneugneu ». À propos de Costals dans *Les jeunes filles* : « Après avoir souffert quelques années du déclin de la France, il s'était décidé à aimer ce déclin, meilleure façon de ne pas en souffrir. » On pense à l'Hermès *quadrifrons*. La « religion de la vie » de Montherlant, c'est avant tout un style – qui, lui, reste aussi présent parmi nous que la statue du Commandeur dans *Dom Juan*. **A. B.**



Pierre Damamme, *Henry de Montherlant contre la décadence. La tour et l'épée*, Classiques Garnier, 391 p., 39 €.
Clarisse Couturier-Garcia, *Henry de Montherlant, moraliste des sens*, Classiques Garnier, 425 p., 39 €.
Hassouna Mansouri, *L'Afrique du Nord dans l'œuvre d'Henry de Montherlant. Par-delà la tentation féerique et l'anticolonialisme*, L'Harmattan, 361 p., 37 €.